

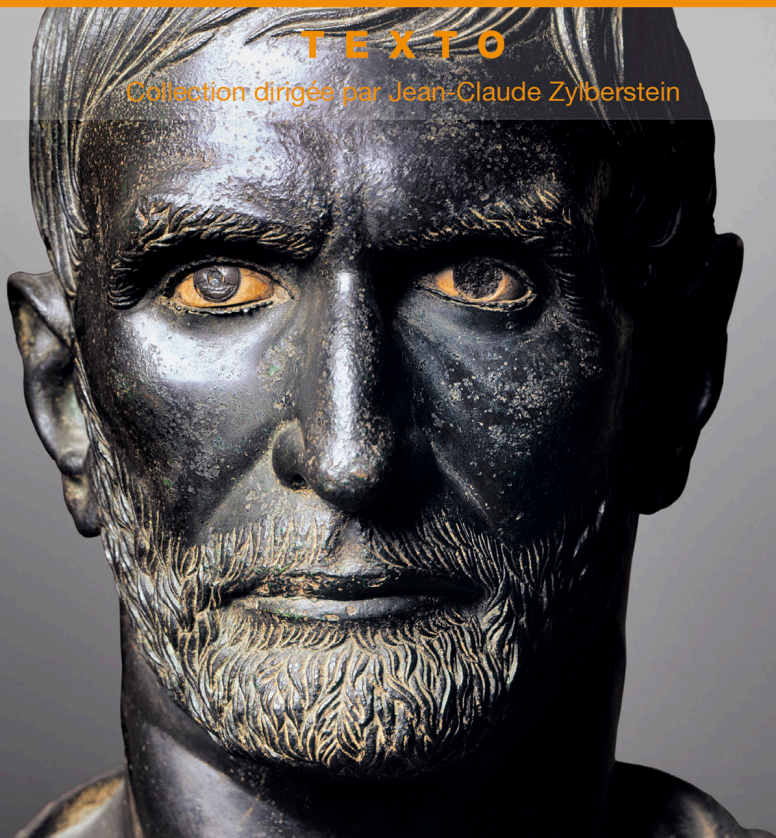
GUGLIELMO FERRERO

Nouvelle Histoire romaine

Préface d'Alexandre Grandazzi

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



NOUVELLE
HISTOIRE ROMAINE

DU MÊME AUTEUR

Les Deux Révolutions françaises, Neuchâtel, La Baconnière, 1951 ; Paris, Librairie générale française, 1989.

Pouvoir. Les génies invisibles de la cité, Paris, Plon, 1945 ; Paris, Librairie générale française, 1988.

Reconstruction. Talleyrand à Vienne (1814-1815), Paris, Plon, 1940 ; rééd. *Talleyrand au Congrès de Vienne (1814-1815)*, Paris, De Fallois, 1996.

Aventure. Bonaparte en Italie (1796-1797), Paris, Plon, 1936 ; rééd. *Bonaparte en Italie (1796-1797)*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2017.

Les Deux Vérités, Paris, Rieder, 1933.

La Fin des aventures. Guerre et paix, Paris, Rieder, 1931.

L'Unité du monde, Paris, S. Kra, 1927.

Entre le passé et l'avenir, Paris, S. Kra, 1926.

Discours aux sourds, Paris, S. Kra, 1924.

La Ruine de la civilisation antique, Paris, Plon-Nourrit, 1921.

Le Génie latin et le Monde moderne, Paris, Grasset, 1917.

La Guerre européenne, Paris, Payot, 1916.

Entre les deux mondes..., Paris, Plon-Nourrit, 1913.

La Date de l'annexion de la Gaule, Paris, E. Leroux, 1910.

Grandeur et décadence de Rome, I-VI, Paris, Plon-Nourrit, 1904-1908.

Le Militarisme et la société moderne, Paris, P.-V. Stock, 1899.

Les Lois psychologiques du symbolisme, Paris, F. Alcan, 1895.

GUGLIELMO FERRERO

NOUVELLE
HISTOIRE ROMAINE

Préface d'Alexandre Grandazzi

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018
pour la présente édition et la préface
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2993-4

SOMMAIRE

Table des cartes.....	9
Préface <i>d'Alexandre Grandazzi</i>	11
Avant-propos.....	19
Chapitre premier. – La république des « reges ».....	23
Chapitre II. – Rome, puissance italique.....	39
Chapitre III. – Rome, puissance méditerranéenne....	63
Chapitre IV. – Le crépuscule de l'ancienne Rome et la crise de l'hégémonie.....	109
Chapitre V. – Les Gracques.....	125
Chapitre VI. – Le bouleversement du bassin méditerranéen.....	151
Chapitre VII. – Pompée, Crassus, César.....	175
Chapitre VIII. – L'annexion de la Gaule et la crise de la politique de César.....	197
Chapitre IX. – La dictature de César.....	213
Chapitre X. – La troisième guerre civile et la chute du triumvirat.....	237
Chapitre XI. – La république d'Auguste.....	257
Chapitre XII. – Tibère, Caligula, Claude.....	285
Chapitre XIII. – Le gouvernement de Néron, la quatrième guerre civile (54-69).....	309
Chapitre XIV. – Les Flaviens (69-86).....	341

NOUVELLE HISTOIRE ROMAINE

Chapitre xv. – L'empire à son apogée.....	357
Chapitre xvi. – La civilisation de l'empire au II ^e siècle.....	387
Chapitre xvii. – Le III ^e siècle : la fin de l'hellénisme et de la romanité	411
Chapitre xviii. – L'agonie de l'empire.....	443
Conclusion	487
Bibliographie.....	497
Bibliographie complémentaire.....	509

TABLE DES CARTES

L'Italie au v ^e siècle avant Jésus-Christ	32
La Gaule sous la domination romaine.....	203
L'Empire romain au 11 ^e siècle	360-361

PRÉFACE

« Les habiles synthèses, consciencieuses et dosées, les livres des *non seulement, mais encore, des peut-être, sans doute*, s'engloutissent sans laisser de traces. Les thèses seules demeurent dans les mémoires : Bossuet déterministe, Montesquieu vertueux, Michelet romantique, Mommsen libéral, chacun portant la marque de son temps. » Et Ferrero, puisque c'est de lui qu'il s'agit ici, comment le qualifier ? Dans la recension¹ d'où sont extraites ces lignes, l'éminent latiniste Marcel Durry ne donnait pas la réponse, la laissant découvrir aux lecteurs de ce livre. Il est vrai qu'il pouvait lui sembler inutile de définir un auteur alors mondialement célèbre, qui, à 65 ans, livrait au public, dans ce petit ouvrage, comme la somme de toute une vie de réflexions et de recherches sur l'un des plus grands sujets qui soit : l'Antiquité romaine, considérée de ses débuts jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. Autrement dit, un millénaire et demi d'histoire humaine dans une aire géographique correspondant à la totalité de l'Europe contemporaine, agrandie de l'Afrique du Nord, ainsi que des territoires auxquels le xx^e siècle a donné les noms de Proche et de Moyen-Orient.

1. Parue dans la *Revue des Études Latines*, 15, 1937, p. 212 : « thèse » signifie ici « livre à thèse ».

Ce grand sujet, l'italien Guglielmo Ferrero en avait pris toute la mesure, lui qui, une trentaine d'années auparavant, avait dressé du monde romain au premier siècle avant notre ère, une fresque grandiose, dont les cinq ou six volumes, maintes fois réédités et traduits, avaient, sous le titre de *Grandeur et décadence de Rome*, fait, pour ainsi dire, le tour du monde. En cette année 1936, alors que l'Europe est en crise et, pour ce qui est de l'Espagne, déjà en guerre, les nuages s'amoncellent à l'horizon : entre des démocraties de moins en moins sûres d'elles-mêmes et des régimes totalitaires qui s'affirment avec une agressivité croissante, les voies du progrès, qui pour Ferrero ne saurait être uniquement économique et matériel, deviennent de plus en plus étroites et incertaines. Face à un avenir qui se dérobe, il lui apparaît, selon un sentiment qui est celui de beaucoup de ses contemporains, utile, voire nécessaire, de se tourner vers le passé, et notamment ce passé romain qui a créé les conditions d'une future émergence de l'Europe en tant qu'espace de civilisation partagée. Ce qui donne cependant au regard de Ferrero une acuité particulière, c'est qu'il n'est pas seulement un historien de l'Antiquité, ni un érudit reclus dans sa bibliothèque : il est aussi un spécialiste renommé de la période révolutionnaire et napoléonienne, qui publie, l'année même où paraît le présent livre, un remarquable *Bonaparte en Italie*, qui a connu deux rééditions récentes¹. Mais il est également un essayiste lucide, un pionnier du journalisme, ayant sillonné les différentes capitales de l'Ancien et du Nouveau monde, un conférencier brillant – invité un jour par le président

1. En 1994 aux éditions Bernard de Fallois, puis en 2017 aux éditions Tallandier, dans la collection « Texto », avec une préface de Pierre Branda.

Theodore Roosevelt en personne ! –, l'un des promoteurs de la moderne science politique, et même, pour ses dernières années, avant sa mort, en 1942, un romancier profond. Ami des frères Reinach, d'Albert Sorel et d'Edmond Rostand, en relations avec Anatole France, Fauré, Jules Romains, Roger Martin du Gard, Paul Valéry et bien d'autres encore, Guglielmo Ferrero fut assurément l'un des grands esprits de l'Europe de son temps, conscient de la mission d'éclaireurs et de guides qui incombe aux intellectuels dans les époques de violences et de passions. Opposant au fascisme, il s'est, à partir de 1930, exilé volontairement en Suisse pour pouvoir conserver sa liberté de pensée et d'écriture : l'université de Genève l'a alors accueilli et il y passera les douze dernières années de son existence, produisant, à une cadence impressionnante, livres, articles et conférences, toujours pour ce grand public cultivé auquel il s'adresse en priorité. Si différents qu'ils soient, ses écrits tournent autour de quelques grands thèmes, qu'il a explorés sans trêve : les rapports entre liberté et autorité, les illusions et les limites qui caractérisent l'idée de progrès, et, par-dessus tout, la question de ce qui donne de la légitimité au pouvoir. Pour Ferrero, la réponse ne saurait être que la démocratie, quelles que soient ses imperfections, qui ne lui échappent pas, et c'est pourquoi il sera toujours du côté de la liberté, convaincu comme il l'est que la « dictature de la force » ne saurait rien créer de durable.

Cette hauteur de vues se retrouve dans l'histoire romaine que l'on va lire : si Ferrero n'est pas un érudit professionnel, ce n'est pas qu'il mépriserait ou ignorerait les exigences de la science, car il les connaît aussi bien que tout autre historien. Mais c'est qu'il a toujours eu une espèce d'instinct de ce qui, dans les périodes dont il racontait l'histoire, pouvait

intéresser le grand public : aussi bien les spécialistes, surtout ceux qui étaient ses compatriotes, ne lui ont-ils jamais pardonné son succès et l'audience intellectuelle qu'il lui valait ! À bien y regarder, il me semble que la réussite de Ferrero tient précisément au statut particulier qui est alors le sien : par ses activités de journaliste et d'essayiste, il est à même de déceler, dans l'étude d'une période du passé, les grands problèmes généraux qu'elle recèle et les perspectives de réflexion comparative qu'elle est susceptible d'offrir à ses lecteurs ; par son travail de chercheur, son goût du document inédit ou d'une relecture personnelle des textes antiques, il sait éviter les approximations et les erreurs dans lesquelles tombent trop souvent les simples vulgarisateurs. Tout se passe comme s'il avait fait siennes les considérations de Renan ou de Nietzsche sur les risques d'une érudition confinée, tant l'hyperspécialisation dans des domaines de plus en plus limités du savoir risque de déboucher, finalement, sur l'inculture, aussi bien pour les savants qui se complaisent dans leur tour d'ivoire que pour le public, qui ne trouvera plus d'intérêt à leurs travaux. Pour éviter ces risques, Renan pratiquait pour lui-même, et conseillait à ses collègues, la « polymathie », qu'on appellerait aujourd'hui la pluridisciplinarité, autrement dit la capacité à maîtriser plusieurs sciences. Historien de l'Antiquité mais aussi du XVIII^e siècle, journaliste mais aussi maître ès sciences politiques, philosophe mais aussi romancier, Guglielmo Ferrero échappe de la sorte au carcan d'une érudition morte comme aux risques d'une vulgarisation démagogique. Aussi bien son œuvre a-t-elle rencontré à la fois la faveur d'un très large public et l'attention aigüe – bien que le plus souvent inavouée ! –, des historiens professionnels. Il est vrai que ses livres s'imposent d'abord par l'art de la narration et

par la façon inimitable dont l'exposé des événements est mêlé à l'explication qui en est proposée : on se trouve ainsi en présence d'un récit ardent, où les faits sont non seulement racontés, mais expliqués et jugés. Style sobre et pur que celui de ce livre écrit directement en français, comme c'est le cas des autres ouvrages de sa période genevoise, et où éclatent de temps à autre, comme de brefs éclairs, des formules où se révèle en très peu de mots la vérité d'un homme ou d'une situation : ainsi, Appius Claudius Caecus est-il décrit comme ce « censeur révolutionnaire », Caton l'Ancien comme le « puritain hargneux qui boude son époque », l'aîné des Gracques comme le « Périclès de la République romaine », tandis que César est défini comme le « Sylla démocrate », la Gaule qu'il a conquise, comme la « véritable Égypte de l'Occident », et Auguste comme le « doge de la République romaine ». Quant à la thèse défendue dans le livre, c'est que « Rome a toujours été, de ses origines à Constantin, une république aristocratique » : en d'autres termes, Ferrero va récuser le point de vue, facile et faussement modernisant, selon lequel l'opposition que l'on trouve dans la politique romaine entre ceux que les Romains appelaient les « populaires » et ceux qui se nommaient eux-mêmes « optimates », c'est-à-dire les « meilleurs », correspondrait à la bipolarité contemporaine entre la gauche et la droite, les uns défendant les intérêts du peuple, les autres ceux des classes possédantes. Et de ce point de vue, la recherche actuelle, même quand elle n'en a pas conscience, lui donne pleinement raison, puisque le principe même de cette dualité systématique se trouve maintenant récusé dans les travaux les plus récents. À le relire aujourd'hui, on s'aperçoit que l'influence de Ferrero a été profonde. Sans aucun doute, c'est par rapport à Ferrero

et à l'image qu'il donnait d'un César poussé malgré lui à la guerre civile que des historiens professionnels comme l'allemand Eduard Meyer et le français Jérôme Carcopino dresseront, à l'opposé, respectivement en 1918 et en 1936, le portrait d'un dictateur ayant programmé, depuis les débuts de sa carrière politique, son accession à la monarchie : là encore, le développement ultérieur des recherches donnera raison à Ferrero. Trois ans après la publication du présent livre paraîtra à Oxford un ouvrage qui va devenir tout de suite fameux et qui a comme auteur un savant néo-zélandais de 36 ans, Ronald Syme. Or, dans l'assertion, maintes fois répétée tout au long de *La Révolution romaine*, selon laquelle le gouvernement de Rome fut toujours, de la royauté jusqu'à l'empire, de nature oligarchique, comment ne pas reconnaître la théorie qui est au fondement de tout le travail de Ferrero sur Rome ? Certes, Syme se réclamera plutôt de l'historiographie allemande qui, avec des savants comme Matthias Gelzer, puis Friedrich Münzer, avait jeté, en 1912, puis en 1920, une nouvelle lumière sur l'aristocratie romaine de la fin de la République romaine, en montrant, à partir de l'étude des inscriptions antiques, l'imbrication entre liens familiaux et choix politiques de ses membres. Dans son grand-œuvre, *Grandeur et décadence*, Ferrero n'avait pourtant pas dit autre chose, même s'il l'avait dit à partir des seules sources littéraires. Bien sûr, chacun de ces historiens a son originalité propre : à la différence de Ferrero, Syme reconnaît dans le gouvernement d'Auguste une forme monarchique, et en cela il se montre sans doute plus perspicace que son prédécesseur.

C'est d'ailleurs non sans étonnement que l'on constate combien, dans cette *Nouvelle Histoire Romaine*, Ferrero se montre indulgent à l'égard de l'impérialisme romain,

dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a manqué ni de force ni de durée... Rome, pour Ferrero, n'a, sauf exceptions, fait de conquêtes que, pour ainsi dire, malgré elle ! Vision irénique, qui, là encore, ne sera pas sans influence, mais qui semble aujourd'hui bien peu plausible. Nous qui vivons dans un monde né des décombres de la Seconde Guerre mondiale – il est vrai, postérieure à la parution du livre –, nous ne pouvons plus croire à la thèse d'un impérialisme inconscient et involontaire ! Comment l'antifasciste Ferrero, si passionnément attaché à l'idée de liberté des peuples, peut-il ainsi faire preuve d'une telle naïveté historiographique ? C'est précisément, me semble-t-il, parce qu'il refuse totalement l'identification, alors revendiquée par une propagande obsédante, entre le régime mussolinien et l'Empire romain, entre celui qui s'était choisi le titre de Duce et César, que Ferrero va peindre ici le tableau d'une Rome accumulant les conquêtes comme malgré elle et contrainte par les circonstances.

Au moins ce point de vue peut-il aider le lecteur d'aujourd'hui à éviter le déterminisme qui le conduirait à penser que Rome était comme prédestinée à conquérir et à dominer le monde : les aléas, les incertitudes d'une histoire considérée, à chacune de ses étapes, comme ouverte à tous les possibles apparaissent ainsi nettement, dans un livre dont la densité n'a d'égale que la clarté. Sur des questions majeures, comme les conséquences à long terme de la conquête de la Gaule, les persistants facteurs de fragilité du pouvoir impérial, ou encore les causes profondes, autres que la seule force militaire, de la longue durée atteinte par l'Empire romain, les analyses de Ferrero gardent toute leur portée. Parce qu'il raconte, avec une sobre efficacité, la formation, l'épanouissement et le déclin de l'empire-

NOUVELLE HISTOIRE ROMAINE

monde qui fut celui de la Rome antique, ce livre donne l'accès à une histoire globale, bonne à penser en ce début du XXI^e siècle où se déploie une autre mondialisation. Et c'est en cela que Guglielmo Ferrero reste notre contemporain.

Alexandre GRANDAZZI.

Professeur à l'université Paris-Sorbonne.

AVANT-PROPOS

En 1916, j'ai publié en Amérique du Nord, sous le titre Short History of Rome, une Histoire de Rome en deux volumes, des origines à la dislocation de l'Empire. Les six tomes de Grandeur et décadence de Rome s'y trouvaient résumés. L'œuvre fut composée en collaboration avec M. Corrado Barbagallo et éditée quelque temps après en Allemagne et en Italie. J'essaye aujourd'hui de satisfaire au désir de la Librairie Hachette qui est d'offrir aux lecteurs de langue française, en m'inspirant de mes précédents travaux, une Histoire de Rome en un seul volume. Je voudrais qu'elle leur donnât comme la vue d'ensemble à laquelle je suis arrivé après quarante ans de méditations.

En quoi cette vue s'écarte-t-elle de la tradition ? Je crois que le XIX^e siècle a faussé l'histoire de Rome, en y transportant la lutte dont il a tant souffert entre le principe monarchique et le principe républicain. Rome a toujours été, de ses origines à Constantin, une république aristocratique ; elle n'a jamais connu le déchirement des deux principes de légitimité qui sont en guerre en Europe, depuis la Révolution française.

On prétend que Rome serait entrée dans l'histoire tenue à la main par sept rois, donc par la monarchie. Simple équivoque de nom : le rex romain n'était pas un roi dans le sens que les Asiatiques donnèrent à ce mot ou dans le sens que

nous lui donnons depuis plusieurs siècles. Il était ce qu'était à Venise le doge, le président électif et à vie d'une république aristocratique. La révolution qui a abouti au consulat annuel n'a pas renversé une monarchie héréditaire et ne l'a pas remplacée par une république aristocratique ; elle a seulement transformé une république aristocratique, déjà existante, en y affaiblissant – j'emploie le langage de notre époque – le pouvoir exécutif au bénéfice du pouvoir législatif. Le rex – le président unique et à vie – est remplacé par deux consuls élus pour un an. Leur pouvoir est bien moins considérable que celui du rex : la direction effective de l'État passe aux comices et au Sénat. L'empire romain a été créé par un gouvernement, que notre temps appellerait « parlementaire ». L'exécutif était très limité et surveillé, les armées soumises au pouvoir civil.

La noblesse romaine soupçonnait et accusait facilement ses membres trop ambitieux de vouloir devenir des reges. Les accusait-elle de penser à introduire à Rome les institutions de l'Égypte ou de la Syrie ? Nullement. Elle les accusait d'aspirer à reconstituer le pouvoir du président unique. César n'a jamais pensé – et personne ne lui a attribué sérieusement cette idée – à se faire couronner à Rome comme un souverain oriental. Seul un fou aurait pu concevoir pareil projet. Mais il a été assassiné quinze jours après s'être fait élire dictator perpetuus. Qu'était-ce que le dictator perpetuus, sinon un président unique et à vie ?

De même les empereurs – comme nous appelons, d'ailleurs inexactement, les chefs qui se trouvent à la tête de l'empire à partir d'Auguste – ne sont pas, jusqu'à Constantin, des souverains orientaux, mais des reges dans le sens latin et primitif du mot. L'« empereur » n'est que le président unique et à vie d'une république aristocratique qui gouverne un immense